

Mets une chouette dans ton cœur

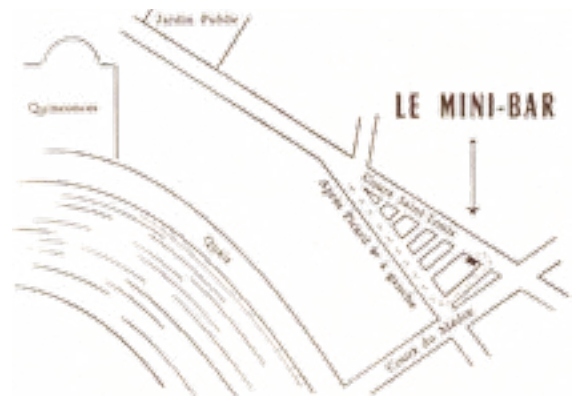
Puis arrive Mai 68, « les événements » comme on disait à l'époque. La plupart des ouvriers de l'entreprise se mettent en grève. Mon père doit ressentir beaucoup de peine et de frustration, en effet il considère ses employés comme des amis. Bien qu'il n'en fit jamais état, le sentiment profond de la trahison a dû l'envahir. C'était un être fait d'un bloc, un retour en arrière était impossible pour lui. De nombreux chantiers doivent être annulés, les dédits de retard à payer précipitent la chute, et l'entreprise fond les plombs. Fin d'une époque !

Les mouvements étudiants et ouvriers conduisent mon père à changer de vie. Il en garda jusqu'à la fin de ses jours une certaine philosophie sur les actions de groupe.

« *Quand on est plus de quatre, on est une bande de cons* » chante Georges Brassens. L'état d'esprit du grand Jacques à cette époque doit ressembler à ça.

Cependant ce n'est pas le style de personne à se décourager. « *Puisqu'il faut changer de vie, et bien changeons !* » dit le père. Il décide donc de nourrir sa petite famille le plus simplement du monde en passant de l'autre côté du comptoir.

Le grand Jacques n'est pas homme à thésauriser, il a péniblement réussi à mettre trois thunes de côté. Il peut cependant faire l'acquisition sur le cours Saint-Louis d'un petit local de 25m², situé juste en face de la maison Ginestet. Avec quelques potes du bâtiment, il transforme à la vitesse de l'éclair le lieu en un bistrot en bonne et due forme. Vu la taille de son acquisition il trouve facilement le nom approprié, on l'appellera « Le Mini Bar ».





le mini-bar snack

82, cours Saint-Louis - BORDEAUX

BROCHETTES
TERRINES MARYSE
JAMBONS ARIÉGEAIS

spécialités

Téléphone : 29.20.84

ambiance, bonne humeur



Durant toutes ces années sur les chantiers le grand Jacques s'est forgé un fort réseau d'amitié : les ouvriers du bâtiment, les représentants de tout poil, les restaurateurs et autres flics ou voyous, vont servir de « base de clientèle ».

Ma mère décide alors d'arrêter sa vie de femme au foyer pour devenir bistrotière à temps complet au côté de son homme. C'est ainsi que commence ma vie dans l'hôtellerie-restauration. De bien grands mots pour un tout petit lieu qui va cependant me donner toutes les clés de mon avenir dans le métier.

C'est une époque où l'on boit l'apéro matin, midi et soir. Personne ne rechigne et les tournées s'enchaînent à grande vitesse. La clientèle du « Mini » est très éclectique, un mélange étonnant de populations. Les flics du bout de la rue, les macs du coin, les représentants de commerce, les ouvriers, les employés des chais à vins alentours et toute la faune que papa a côtoyé sur les chantiers se mêlent à présent allègrement. Mes parents ont constitué une sorte de « cour des miracles » qui va forger, petit à petit, mon caractère et ma philosophie.

Immuablement mon père se lève à 5h, il doit être prêt pour les petits cafés du matin. Son premier client et ami arrive à 6h30. C'est un petit balayeur arabe avec lequel il prend son premier verre de blanc accompagné de charcuterie et autre rosbif froid qui reste de la veille. Il sert ensuite toute la matinée des cafés-croissants aux travailleurs du quartier qui partent embaucher.

Ma mère pointe sa frimousse vers 10h. Elle a décidé de participer à la réussite de la petite entreprise familiale en élaborant un plat tous les midis : un jour le steak frite, un autre le petit salé aux lentilles ou le jambon à l'ancienne, une cuisine familiale très appréciée des gens du coin. Le dessert est toujours la tarte aux pommes qu'elle réussit admirablement. Ma mère a le talent d'accommoder les plats les plus simples et d'en faire un vrai festin. Du coup tous les midis le bar fait son complet d'habitues, vu la petitesse du lieu et les quatre tables qui le meublent, cela doit représenter tout au plus une vingtaine de personnes.

Le grand Jacques a ce don incroyable d'inspirer la sympathie. Il est aussi très généreux et prête de l'argent à tour de bras à tous ses potes en difficulté. Il se fait à chaque fois engueuler par la mère, mais il continue. Sa maxime est simple :

« Quand un ami te demande de lui prêter de l'argent, tu lui donnes la moitié et t'as sauvé le reste ».

Il a cette faculté, assez heureuse à mon sens, de pardonner les offenses, de pardonner tout. Tout le monde part sur un pied d'égalité, pour lui, la réussite sociale ne fait pas partie de la valeur intrinsèque d'un individu.

Je me mêle évidemment aux clients dès que je le peux. J'assiste avec passion aux discussions enflammées qui ne manquent jamais de se produire. J'ingurgite ainsi à grande vitesse tout un tas de sujets pas forcément indiqués pour un enfant de mon âge. Comme je suis là tout le temps, je fais un peu partie des meubles. Les clients parlent sans retenue devant moi, me considérant simplement comme un des leurs. Je me délecte de cet univers, mieux qu'un apprentissage, c'est ma première lune de miel avec la vie.

Tous les jours après le service, vers 14h, papa va faire une petite sieste. La mère elle, entame les parties de belote de comptoir, un jeu simple qu'elle maîtrise parfaitement. Les parties vont vite et les tournées aussi, maman ne boit que du champagne. Ces joutes endiablées durent tout l'après-midi. À la sortie de l'école, je me précipite au « Mini » pour me gaver d'Orangina et autre tarte aux pommes restant du midi. Mes parents ont aussi acheté une petite machine révolutionnaire pour l'époque qui fait des crêpes toute seule, un rouleau se plonge dans la pâte, reste plus qu'à garnir de sucre, de confiture ou de chocolat. Le Bonheur quoi !

J'assiste ainsi, tout en m'empiffrant, à ses folles parties de cartes qui me transportent dans un univers inconnu. À côté de ça, l'école me paraît bien fadasse.

L'alcool aidant, l'atmosphère devient explosive, rires et cris fusant de tous côtés. Ces parties acharnées se succèdent sans relâche jusqu'au soir.

Mon père revient vers 17h et prend la place de la mère comme dans un ballet parfaitement réglé. Malgré l'ivresse le grand Jacques garde cette stature de commandeur que je lui ai toujours connu.

Vers 18h les premiers joueurs de « manille » et de « belote coincée » font leur entrée. Je me déplace alors vers les deux, trois tables qui se forment pour assister à ces jeux dont je maîtrise déjà toutes les techniques. Petit à petit je m'incruste aux tables dès qu'il en manque un pour faire le quatrième. Je traîne là le plus longtemps possible repoussant ainsi au maximum l'heure des devoirs. Je me fonds tellement bien dans l'univers du lieu que je passe inaperçu, même pour mes parents. Ainsi il m'arrive très souvent de rester jusqu'à la fermeture vers 20h.



Certains habitués des lieux exercent sur moi une véritable fascination. Mon préféré étant celui qu'on surnomme « Maurice gros poumons », un grand type costaud, représentant en cravates. C'est un personnage étonnant, haut en couleurs. Sa gouaille inimitable lui permet de vendre un peu n'importe quoi à n'importe qui. Il ramène de ses déplacements des histoires totalement farfelues qu'il enjolive avec ferveur. C'est aussi un descendeur d'apéro de première qui n'hésite jamais devant plusieurs dizaines de tournées, un sacré client pour moi, enfant, mais surtout pour mes parents et leur tiroir caisse.

Un peu dans le même style, il y a celui qu'on appelle « Vivi ». C'est un restaurateur des Chartrons qui a développé un concept de « gigot à la ficelle » qui marche très bien à l'époque.

Une faconde incroyable et un art consommé de la saulographie lui permettent d'incarner des personnages complètement déjantés. Il invente jour après jour devant mes yeux émerveillés par tant de folie, un monde iconoclaste et joyeux...

Quel spectacle !



Le Mini Bar est fermé le week-end et on s'ennuie ferme rue Binaud. À cette époque les bordelais fortunés achètent des maisons secondaires du côté d'Arcachon ou du Cap-ferret et les moins riches vont à la campagne. Évidemment mes parents font partie de la deuxième catégorie.

En 1970, ils dégotent je ne sais trop comment un petit bout de terrain avec une vieille bicoque dessus. À l'entrée de la propriété, il y a un four à pain, derrière, un vieux poulailler et jouxtant la maison une ancienne grange. Ce magnifique «palais» est situé à une trentaine de kilomètres de Bordeaux dans un petit village de deux cents âmes complètement paumé appelé Villagrains. Le seul commerce du bled est une épicerie qui vend aussi bien les journaux que le lait ou les poulets...

Comme disait Coluche « *pas un troquet, pas une mobylette* ».

Le coin perdu ... !

Mais cela ne rebute pas mes parents qui décident de mobiliser les potes pour arranger la maison. Il faut reconnaître qu'après 3 mois de travaux l'endroit commence à ressembler à quelque chose « d'habitable ». L'ensemble reste relativement spartiate cependant. En plein hiver à la campagne ça pèle sévère !

Nous arrivons généralement le samedi soir. Les chambres sont glaciales, mon père allume la cheminée et fait chauffer des briques que l'on entoure de journaux avant de les coller au fond des pieux ...

BrRRR... Je peux vous garantir que personne ne se lève plus de la nuit pour aller pisser.

Au début je suis vraiment sceptique, qu'allons nous faire dans cette galère ?

Heureusement mon père est persévérant. Pendant les deux années qui suivent, tous les week-ends sont consacrés aux travaux. Je suis toujours affecté à des tâches à la con, style peinture de clôture... Depuis cette période, je déteste tout ce qui est manuel.

Petit à petit, nous commençons à nous habituer à nos escapades campagnardes. Nous découvrons des petits plaisirs, comme l'odeur du chocolat chaud et du bon pain de campagne grillé le matin.

Des cages de foot sont aménagées, un portique et une sorte de terrain de pétanque. Manque plus qu'à rapatrier dans notre coin perdu tous les potes des parents qui n'attendent que ça...

Le dimanche midi, Villagrains devient le rendez-vous incontournable de toute la faune déjantée qui peuple le Mini Bar. Dès 11h les premiers invités commencent à rappliquer. Ils débute généralement par la traditionnelle partie de pétanque en multipliant les apéros histoire de prendre un peu d'avance sur le gros de la troupe qui se pointe vers midi et demi. En général une vingtaine de foldingos. Le grand récital du dimanche peut alors commencer.

Méchoui, alose grillée, énorme côte de bœuf, les repas sont souvent grandioses, le bon vin et le champagne coulent à flot. Le niveau sonore commence à grimper vers 13h30 pour atteindre son apogée à 14h. À partir de ce moment là, c'est lâchage général. Les conversations partent dans tous les sens et sur tous les sujets. C'est sans doute de cette époque que date mon goût pour les joutes verbales. J'assiste avec délectation à ce spectacle de rires et de joie où se mêlent souvent imitations et déguisements. Une douce folie plane sur la campagne !





Le jour de l'anniversaire du grand Jacques pour ses 50 balais reste à jamais gravé dans ma mémoire. Il avait invité évidemment toute sa cour des miracles qui décida de faire un cadeau commun pour fêter dignement l'événement. Ce cadeau paraîtra certainement fort désuet aux jeunes générations mais à l'époque c'était un must. Il s'agissait d'une tondeuse à moteur sur laquelle on pouvait s'asseoir. La journée se poursuivit avec un festin grandiose... Une folie collective embrasa l'assistance et j'assistai ébahi à la plus grosse fête jamais réalisée en ces lieux.

L'image du grand Jacques en pleurs, défilant fièrement, chapeau de paille sur la tête, sur son mini-tracteur au milieu de ses potes est sans doute l'émotion la plus forte que j'ai jamais ressentie. C'est, dans mes souvenirs, la seule fois que j'ai vu Papa pleurer.

Mes parents, pour s'aérer un peu, ont pris l'habitude de nous envoyer mon frère et moi en colonie à chaque vacance, Noël et Pâques au Pla d'Adet et l'été à Mimizan. C'est un changement d'univers radical et j'apprécie très peu ces longues périodes d'éloignement. Tout est réglementé, caporalisé dans ces « home d'enfants », et comme je déteste déjà la discipline et les ordres, je passe mon temps à faire des conneries et à transgresser les belles règles de conduite édictées par nos moniteurs. La nuit est particulièrement propice aux escapades dans les dortoirs des filles et aux premières amourettes qui ne manquent jamais de s'y produire.

Mais ces intermèdes vacanciers ont surtout pour but de nous éloigner un peu de la cour des miracles et de ses folies. Mes parents pensent certainement qu'un léger recadrage ne peut que nous être salutaire.

Mais dès notre retour, l'expérience hors du commun du Mini Bar, pleine de charme, d'intérêts et d'émotions reprend de plus belle. J'en garde des souvenirs inoubliables.

Mon enfance passe ainsi, très vite... trop vite. L'esprit génétiquement modifié par tous ces personnages délirants et ces images fabuleuses, je suis prêt à affronter la vie.